

## 27. — UN MÉGOT DE KERÉTÉK \*

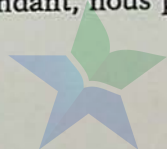
Saimun resserra sa ceinture; il commençait à avoir faim. Ce matin, il n'avait rien mangé, et midi était encore loin. La fine pluie qui tombait depuis l'aube, ne faisait qu'accentuer cette sensation, et il était fâché contre elle. De son pied nu et sale — la boue, la crasse, les microbes, tout collait à ce pied nu — il repoussa un panier rempli d'ordures, qui depuis le sommet du tas d'immondices, dégringola jusqu'en bas et vint buter contre la paroi en bambou d'une petite cabane très misérable, toute défoncée et très peu étanche. Une femme passa la tête à l'extérieur et cria d'une voix rauque : « Ben ! à quoi penses-tu ? tu as les yeux dans ta poche ? »

Saimun eut un petit sursaut puis regarda, dévisagea la femme. Elle riait avec insolence, mais sans colère ni hostilité; c'était son habitude de rire ainsi. Un instant, il fut pris du désir de lui voir les seins; il les apercevait un peu par les fentes de son corsage déchiré; un instant, très bref, il eut envie de descendre, et de s'approcher d'elle. Mais il entendit le moteur du camion à ordures de la municipalité que l'on mettait en marche. Il fit aussitôt demi-tour, courut légèrement et sauta dans le camion qui s'ébranlait déjà.

Il s'accroupit à côté de Itam, qui était en train d'allumer une cigarette de *keréték*, et allongea ses jambes sur le plancher du camion, de façon à ne reposer que sur les os du bassin; puis il relâcha tous les muscles du corps, s'appuya le dos au rebord en bois et tendit la main en direction de son compagnon : « Je te demande une bouffée, Tam. »

Itam le regarda; ses préventions s'évanouirent vite et il lui tendit la cigarette, regardant avec beaucoup d'attention, comment son compagnon aspirait profondément la fumée et la gardait un long moment dans ses poumons. Puis Saimun rendit la cigarette à son propriétaire qui fit comme lui, et, comme lui, rejeta très lentement la fumée par le nez. Un instant ils oublièrent la pluie, la saleté et l'odeur du camion, ils s'oublièrent eux-mêmes; pour un instant, il n'y eut plus que le parfum du *keréték*, la chaleur de la fumée dans le nez, et une absence totale de tension musculaire.

« J'ai déjà faim, Tam, dit Saimun, encore un tour et nous irons toucher notre salaire. En l'attendant, nous pourrions demander à manger





à la mère Jom. Quand je pense à manger, je me sens tout faible, je suis sans force. »

Son ventre déjà vide, se vidait davantage; et c'était comme si ce vide attirait à lui, puis laissait fuir les dernières forces qu'il pouvait avoir dans le sang. Il s'appuya le dos au rebord du camion, et soudain, il se sentit extrêmement faible, sans la moindre énergie.

Itam offrit une deuxième bouffée de *keréték* à Saimun; celui-ci l'aspira avec avidité, tandis que son compagnon regardait avec angoisse l'extrémité incandescente qui se rapprochait rapidement de l'autre bout. Dès que Saimun eut fini, Itam lui arracha la cigarette et la fuma jusqu'à s'en brûler les doigts; puis, il jeta le mégot, extraordinairement court, par-dessus le bord du camion.

Saimun réfléchit à ce que pouvait signifier une chose difficile ou impossible à obtenir, pour qui avait l'occasion d'en jouir un court instant; des choses de rien pouvaient ainsi prendre une grande importance, une valeur considérable. Ce matin, une simple cigarette occupait tout son être; c'était comme si toute sa vie y était suspendue, comme si elle s'en trouvait prolongée. Voilà qu'une simple cigarette avait empli toute son existence. Il se souvint du temps où il était encore à la campagne, avant que son village ne fût attaqué et incendié par les brigands<sup>12</sup>; ses parents avaient été abattus et il avait dû chercher refuge dans la grande ville... Quand c'était après les moissons, il n'hésitait pas à jeter une cigarette qu'il n'avait fumée qu'à moitié, ou une patate bouillie où il n'avait porté les dents qu'une ou deux fois. Et quand il y avait un mariage, que c'était *Lebaran* \* ou qu'il y avait quelque autre fête au village, il s'agissait d'autre chose que de se concentrer sur une simple bouffée de fumée.

Maintenant, partager une cigarette avec Itam prenait les allures d'une grande cérémonie. Chaque bouffée prenait une importance extraordinaire, on l'avalait en faisant bien attention et on mobilisait ses cinq sens pour en jouir. Jamais il n'avait pris tant de plaisir à fumer une cigarette de *keréték*, comme aujourd'hui, dans ce camion à ordures plein de saletés et d'odeurs infectes...

Maintenant, quand il songeait à la vie qu'il menait au village avant l'attaque des brigands, tout lui paraissait un rêve; parfois, il avait même l'impression qu'il n'avait jamais vécu dans un pareil village, que c'était quelqu'un d'autre et non pas lui, qui avait travaillé dans les rizières, qui s'était baigné dans la rivière avec le buffle Blanc — on l'avait appelé Blanc parce qu'il avait une tache blanche derrière l'oreille gauche. Il se rappelait bien de tout cela, mais il se demandait si c'était bien lui, Saimun, qui s'était baigné avec Blanc. C'était un peu comme si l'on enfermait les diverses existences d'un même individu dans des boîtes; l'existence enfermée dans telle boîte, y

(12) Le terme indonésien est *gerombolan*; il s'agit de bandes armées, qui, au lendemain de l'indépendance, ravageaient les campagnes et rançonnaient les paysans, soit avec une arrière-pensée politique — comme les troupes de Kartosuwirjo en pays soundanais —, soit simplement pour survivre.



resterait et n'aurait aucun rapport avec les autres existences encloses dans les autres boîtes; toutes ces existences seraient étrangères les unes aux autres et le même individu n'aurait plus aucun lien avec lui-même, dès qu'il se trouverait dans une boîte différente.

Il se souvenait des premières semaines passées à Djakarta; il pleurait quand la nuit venait, et, ne sachant où porter ses pas, s'arrêtait pour dormir sous l'auvent d'un magasin. Puis il avait rencontré Itam qui l'avait adopté. Ils avaient pu trouver du travail dans le Service d'enlèvement des ordures, mais la faim n'avait jamais cessé de lui tenailler les entrailles et la fatigue qui s'était installée dans ses os, ne disparaissait jamais définitivement.

« Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux se faire pousseur de *bétjak* \* que travailler dans ces conditions ? demanda-t-il soudain à Itam.

— C'est à voir, répliqua celui-ci, tu ne te souviens pas de Pandi, le cycloporteur, qui est mort, en crachant le sang ! Il n'y avait qu'une année à peine qu'il s'y était mis. Ça vous ruine le cœur ! »

Saimun râclait avec ses orteils l'épaisse couche de saleté qui recouvrait le plancher du camion; un instant, tout le monde ambiant disparut pour lui, il se retrouva dans un vide absolu, et dans ce vide, il n'était plus accroché qu'à lui-même; toutes les dimensions de l'existence étaient abolies, il n'y avait plus ni passé, ni présent, ni futur. Lui seul existait.

Soudain, il sursauta; le camion s'était arrêté et Itam lui criait : « Allez, c'est le dernier tour ! »

Saimun eut l'impression que tous ses os lui faisaient mal, lorsqu'il fit l'effort de se lever, de sauter à bas du camion et de charger un à un, les paniers d'ordures.

Vers midi, le camion retourna au champ d'épandage; tout en déchargeant, Saimun se souvint de la femme qu'il avait vue le matin; il descendit en direction de la cabane. La femme était juste en train de se baigner dans une mare, à quelques mètres de son abri; l'eau était stagnante et sale, de couleur jaunâtre. Saimun poussa un cri pour attirer son attention; il était pris du désir de la voir se baigner nue dans cette eau peu profonde. La femme rit et se retourna, provocante; mais Itam l'appelait et le moteur du camion tournait déjà; à contre gré, Saimun dut rebrousser chemin. Il eut juste le temps de crier à la femme qu'il reviendrait.

Les charrettes et les camions à ordures s'étaient rassemblés près du bureau où on allait payer les employés. Les petits marchands de cigarettes, de riz, de bananes frites, s'étaient déjà installés les uns à côté des autres. Un Arabe qui portait un gros registre bleu et un parapluie, était assis sous un arbre, à côté d'un autre homme à la forte stature; ils mangeaient des bananes frites tous les deux. La paie n'avait pas encore commencée, mais Saimun pouvait voir, derrière le guichet, le préposé responsable en train de faire des petits tas de





billets de 25 centimes, de 50 centimes, d'une roupie et de deux roupies et demi<sup>13</sup>.

Il se dirigea avec Itam, vers la petite boutique de la Mère Jom, et dès qu'ils se furent assis, celle-ci leur servit du riz, sans qu'ils aient eu à lui demander.

« Quand on vous aura payé, tâchez de ne pas vous sauver ! » leur dit-elle en avertissement.

Saimun et Itam ne répondirent rien; ils se contentaient d'avalier.

« C'est qu'il faut que je paie près de cinq roupies là-bas, dit Saimun; M. Abdullah et le contremaître Besi vont sûrement exiger que je m'acquitte. Combien tu leur dois, toi ? »

Itam aspira à nouveau la fumée de sa cigarette à pleins poumons et la passa à Saimun; il se gratta d'une main derrière l'oreille, chassa de l'autre les mouches qui avaient suivi le camion et tournoyaient maintenant autour de son genou, couvert de gale, et répondit :

« Cinq roupies environ. Cet Arabe est un vrai diable, on n'en termine jamais avec les dettes qu'on a envers lui !

— Heureusement, je ne lui ai emprunté que deux roupies et demi, dit Saimun, mais avec les intérêts, il va falloir que je lui rende quatre roupies cette semaine. »

Et Saimun se mit à faire des calculs à propos de son salaire. En tant qu'employés du Service des ordures, ils étaient payés deux fois par mois : le 3 et le 18 de chaque mois. Aujourd'hui, on était le 3, et depuis le 18 du mois dernier, il n'avait travaillé que onze jours, car il y avait eu deux dimanches et, le dimanche, l'on ne travaille pas et l'on n'est pas payé. Comme il venait d'être embauché, on ne lui donnait que quatre roupies et demi par jour; il ne recevrait donc que onze fois quatre roupies et demi, c'est-à-dire : quarante-neuf roupies et demi. Il fallait en retrancher la dette contractée chez le Père Iman, le boutiquier du service qui lui avait vendu un short à tempérament : trente roupies à payer en trois tranches de dix roupies; il ne recevrait donc plus que trente-neuf roupies et demi. Heureusement, c'était ce mois-ci la dernière tranche, mais il faut dire que le short aussi était presque complètement fini; il était en petite étoffe verte, très peu solide. Il fallait retrancher aussi la dette contractée envers M. Abdullah, l'Arabe; il ne restait plus que trente-cinq roupies et demi et si l'on déduisait encore la dette de cinq roupies envers la mère Jom, plus le repas aujourd'hui, une roupie, il ne restait plus que vingt-neuf roupies et demi. La tête lui tournait de faire tous ces calculs... et avec ces vingt-neuf roupies et demi, il lui fallait vivre quinze jours, jusqu'au 18. S'il ne mangeait que du riz aux légumes, une assiette coûtait déjà une roupie et on ne pouvait pas faire moins

(13) En plus du système décimal, les Indonésiens emploient, dans certains cas, un système fondé sur quatre et les multiples de quatre (attesté dès l'époque épigraphique à Java); cette façon de compter se trouve notamment bien conservée, en ce qui concerne les prix. C'est ce qui explique que de nos jours encore, on ait des coupures (et un nom spécial pour les fractions qu'elles représentent) de 1/4 de roupie, ou 25 centimes (*talénan*); de 1/4 de 10 roupies, ou 2,5 roupies (*ringgitan*); de 1/4 de 100 roupies, ou 25 roupies (*lawéan*).



qu'en manger deux par jour; il y avait encore le café du matin, une banane ou une patate frite, une demi-roupie, il lui fallait donc avoir quinze fois deux roupies et demi, soit trente-sept roupies et demi. Il lui manquait déjà huit roupies et il n'avait pas encore compté le tabac. S'il ne fumait que des cigarettes de *kawung*<sup>14</sup>, il lui fallait déjà une rouble et demi par jour, s'il fumait des *keréték* de marque « Djinggo », un paquet de dix coûtait déjà une rouble et demi. Et il n'avait pas encore compté la location de la cabane : cinq roupies pour la quinzaine.

Saimun arrêta ces calculs et se remit à avaler. Il jeta les yeux sur les morceaux de poulet frit. Un instant, il se laissa aller à en désirer un, mais il se souvint du prix... il fit un compte rapide et, plein d'amertume, se contenta de terminer son café.

Les autres employés commençaient à se ranger en file devant le guichet du bureau de paye. Itam dit à Saimun de venir faire la queue avec lui, et la mère Jom s'écria aussitôt :

« Et quand on vous aura payés, n'oubliez pas de venir régler vos dettes ! »

— Quelle vieille grincheuse, dit Itam, quand donc nous est-il arrivé de ne pas régler nos dettes ? »

Lorsqu'ils furent dans la queue, Itam reprit : « J'ai envie d'aller manger chez une autre; celle-ci finit par m'embêter; je paie toujours mes dettes. Même si l'on n'a plus de chemise et qu'il ne vous reste plus qu'un caleçon, il faut payer ses dettes. A plus forte raison, les dettes de nourriture ! »

Saimun se sentait bien mieux depuis qu'il avait mangé et bu un café.

« Oui, c'est une grincheuse, dit-il, mais elle a bon cœur, cette vieille. Chaque fois que nous avons demandé à manger à crédit, elle nous a servis. Ceux à qui j'en veux c'est M. Abdullah et le contremaître Besi. Est-ce que ça s'est vu qu'un jour, on ne les ait pas remboursés ? »

Itam cracha par terre et son crachat tomba sur le pied de celui qui se tenait devant lui.

« Où as-tu les yeux, que tu craches sans regarder ? »

Itam ne répondit pas.

« Oui, il y en a un, une fois, qui a voulu s'enfuir sans payer ses dettes à M. Abdullah. Le contremaître Besi l'a rossé à mort... »

— Où irons-nous, après la paie ? demanda Saimun.

— Je ne sais pas encore, répondit Itam, et toi, où veux-tu aller ? »

Saimun pensa un instant à la femme qu'il avait vue près du tas d'immondices, mais il se contenta de répondre : « Je ne sais pas, moi non plus. »

Après avoir reçu son salaire, amputé des dix roupies du pantalon, versé les quatre roupies à M. Abdullah et acquitté sa dette de six roupies à la mère Jom, Saimun s'arrêta un moment sur le bord de la

(14) Cigarettes que l'on se roule soi-même dans un fragment de feuille de palmier à sucre.



route, pour attendre Itam qui était encore en train de régler son dû. Il acheta une cigarette de *keréték*, à la pièce, en sentant bien que c'était une folie, mais comment résister au désir de sentir l'arôme du clou de girofle mêlé à la fumée ? Puis il s'accroupit sur le bord, près du caniveau et fuma avec ravissement ; son cœur était rasséréiné et il avait l'impression que la paix régnait sur le monde et sur l'humanité toute entière. Dans la poche de sa culotte, il avait vingt-neuf roupies et il avait l'impression d'être très riche. Sa pensée revenait toujours à la femme qu'il avait vue dans la cabane, près du tas d'immondices. A présent, sa vie n'était plus seulement limitée à une seule cigarette ni même aux dizaines de cigarettes qu'il pouvait s'acheter ; à présent, son esprit était tout occupé par la silhouette de cette jeune femme. Mais cette fois-ci, cette pensée ne troublait pas sa sérénité, bien au contraire ; c'était une pensée qu'accompagnaient des visions fort agréables, des visions qui réchauffaient et remontaient le cœur...

Et Saimun palpait le rouleau de billets qu'il avait dans sa poche.

